Dakhliya, Jocelyne (dir.). — *Trames de langues. Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*

Paris, Maisonneuve et Larose ; Tunis, Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, 2004, 561 p.

Cécile Canut

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafraicaines/6074>

DOI : 10.4000/etudesafraicaines.6074

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2006

Pagination : 644-647

ISBN : 978-2-7132-2123-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Cécile Canut, « Dakhliya, Jocelyne (dir.). — *Trames de langues. Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 183 | 2006, mis en ligne le 13 octobre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafraicaines/6074> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafraicaines.6074>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Dakhliya, Jocelyne (dir.). — *Trames de langues. Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*

Paris, Maisonneuve et Larose ; Tunis, Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, 2004, 561 p.

Cécile Canut

- 1 Issu du programme de recherche franco-maghrébin, *Enquête historique sur les usages et les métissages linguistiques au Maghreb* (entrepris entre 2000 et 2001 dans le cadre de la convention d'échanges scientifiques EHESS-IRMC), *Trames de langues* se présente comme un très long dialogue entre chercheurs de différentes disciplines tous concernés par la même question : que peut-on dire de nouveau des pratiques linguistiques à travers le prisme de l'histoire ? Ces 562 pages rassemblent les contributions de nombreux spécialistes de l'espace méditerranéen, quarante au total, issus d'horizons scientifiques différents. Les terrains (Maghreb, Espagne, Sicile, etc.) comme les méthodes (analyse de discours, descriptions de situations sociolinguistiques à partir de sources historiques variées, enquêtes sur les emprunts, les ethnonymes, les toponymes, etc.) attestent d'une grande hétérogénéité du traitement de la question des « usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb » proposée comme sous-titre de l'ouvrage. Ajoutée à ces articles, chacune des parties du livre se referme sur une mise en perspective critique (intitulée « Lecture/Transverse ») par J.-C. Depaule, A. Sebti, S. Bargaoui, J.-L. Amselle, J. Lentin, M. A. Ben Achour, S. Branca-Rosoff et J.-P. Bras, fort utiles à la compréhension des enjeux d'une telle entreprise.
- 2 Le premier intérêt de cet ouvrage réside dans la problématique nouvelle impulsée par Jocelyne Dakhliya à propos de la notion de langue : la perception systématiquement conflictuelle de la « question des langues » au Maghreb (et ailleurs), conduisant à des mises en frontières rigides et à des discours conditionnés par les fantasmes de pureté et d'identité, n'est-elle pas la conséquence du fait politique et de la colonisation en particulier ? L'« acculturation forcée » et la politique linguistique coloniale visant à la « dépossession de soi » ne seraient-elles pas à l'origine de représentations

contemporaines en rupture avec des perceptions et des pratiques antérieures dont les documents historiques nous offrent un tout autre visage : pluralité, mélanges, métissages, etc., dans tout le bassin méditerranéen. Par là même, le plaisir et la jubilation qui accompagnent le locuteur naviguant *entre* les langues doivent-ils fatalement tomber dans l'oubli au profit de la crispation diglossique actuelle activant une conception excluante des langues : l'arabe ou le berbère, l'arabe ou le français, etc. L'auteure appelle à un travail de mémoire et ouvre de fait un vaste chantier de travail.

- 3 Ce point de vue encore minoritaire mais radicalement novateur nécessite la déconstruction d'un certain nombre de catégorisations en sciences humaines, à commencer par les équivalences langue/territoire, langue/identité, langue/nation et un renversement épistémologique fondamental quant au *point de vue* posé sur l'objet *langue*. Plusieurs textes tentent d'y répondre, tous de manière très singulière, selon qu'ils privilégient les dimensions politiques, linguistiques, sociales ou idéologiques. Si la question de l'interdisciplinarité entre historiens, anthropologues et (socio)linguistes se pose à maintes reprises, il semble, comme l'évoque J.-P. Bras, qu'elle s'inscrit davantage dans des « clivages » plus complexes « à l'intérieur de chacune des disciplines ». Le problème concerne bien plus la délimitation de la notion de langue : pour certains, elle correspond encore à une définition idéologique (une langue « pure », « cohérente », renvoyant à une identité ou à un statut politique) ; pour d'autres, se référant à la linguistique structurale, elle doit nécessairement comporter des frontières (à l'instar de T. Baccouche et S. Mejri affirmant que « la tâche du linguiste consiste à dégager une homogénéité construite à partir des faits collectés ») ; pour d'autres encore, elle se caractérise, à l'inverse, par une grande fluctuation due à des identifications multiples. Ces derniers, en lien avec la dynamique toute récente des études en anthropologie du langage ou en sociolinguistique, privilégient l'hétérogénéité comme fondement des pratiques langagières, sans sous-estimer pour autant le rôle des processus d'homogénéisation (écriture, standardisation, impérialisme politique, nomination, ethnicisation des langues, etc.). Ces positionnements sont particulièrement mis en valeur à travers la polémique qui semble avoir dominé la rencontre des chercheurs à propos de l'étude de la *lingua franca* dans l'espace méditerranéen au XIX^e siècle, par N. Lafi, N. Planas et J. Dakhli. Dans le premier cas, l'auteur réfute l'existence d'une langue « entière », malgré l'attestation de sa nomination, au nom d'une définition linguistique de la langue et de l'irrévocabilité du lien entre langue, territoire et groupe social. À partir des textes écrits, N. Lafi ne conteste pas l'existence de mélanges entre l'arabe et les langues romanes comme « base de communication » notamment chez les marins, mais refuse de considérer ce mélange comme une langue. Dans le deuxième cas, N. Planas procède de manière différente en considérant la mixité sociale et linguistique comme préalable aux modalités communicationnelles dans l'espace méditerranéen. Selon une approche plus sociolinguistique, elle explicite les usages et les contextes langagiers propres à l'émergence de la pluralité *incluant* plusieurs formes linguistiques, hors de toute réification identitaire. Dans le dernier cas, J. Dakhli va plus loin en postulant la dimension hétérogène de toute langue avant son institutionnalisation politique, comme tel a été le cas pour le français jadis *lingua franca*, langue « sans frontières », « sans principe territorial ». L'occultation actuelle de cet héritage pluriel, dans le cas du Maghreb, et dont l'aboutissement paradoxal est celui d'une purification linguistique, trouve son explication dans la réaction nationale des États face à la colonisation qui a

produit « un puissant processus de réduction identitaire et de purification des représentations de la langue et en certains cas de la langue elle-même » (p. 263).

- 4 Lié à ces divergences épistémologiques, cet exemple pose de manière exemplaire le problème de la méthodologie et du maniement des sources historiques dans ce type de recherche pluridisciplinaire. Les textes historiques, à quelques différences près, sont les mêmes : ils attestent tous d'une forte hétérogénéité des pratiques langagières en fonction des nécessités communicationnelles et sociales. Se poser la question de savoir s'il s'agit d'une langue ou pas ne renvoie pas dans les deux cas au même critère de définition : une langue est-elle définie par le nombre de ses locuteurs, par son usage exclusif au détriment des autres langues, par sa standardisation et son écriture ? Il paraît encore évident que les critères idéologiques contemporains viennent brouiller la description de pratiques orales, reconstruites à partir de textes écrits : en refusant le statut de langue à la *lingua franca*, N. Lafi s'inscrit dans une perspective à la fois structuraliste et culturaliste. À l'inverse, en réhabilitant une *langue plurielle* et *véhiculaire*, J. Dakhliia insiste sur la constitution plurielle de toute langue. Toutefois, si une langue, à partir du moment où elle est nommée et instituée socialement ou politiquement, est toujours constituée de mélanges, comme de nombreuses contributions le prouvent par ailleurs, la volonté de délimitation même des « langues » nécessite de « soutenir l'insoutenable idée de l'homogénéité d'une langue » selon l'expression de F. Bouhadiba. Alors que, selon cet auteur, la situation algérienne est par exemple caractérisée aujourd'hui encore par un continuum, il reste bien difficile de tracer des frontières du fait « qu'aucune culture, aucune langue n'est jamais véritablement apparue si ce n'est comme le segment mal délimité d'un tissu continu des cultures et des langues » (J.-L. Amselle). Face à cette approche déconnectant le lien entre langue et identité (J.-P. Bras), les tenants de l'objectivation possible du discontinu et de l'homogène continuent de penser les langues en termes de clôture. Comme le rappelle J. Lentin, le travail très récurrent sur les emprunts renforce cette conception : pour beaucoup, le métissage continue finalement à se définir comme le mélange de deux entités « pures ». Ainsi le berbère pour les uns, ou l'arabe pour les autres, sont renvoyés à leur supposée homogénéité comme le remarque A. Sebti. Qu'il s'agisse de la Sicile du XII^e siècle, de l'Espagne du XVI^e siècle, ou de la Tunisie du XVII^e siècle, les situations de contacts linguistiques apparaissent dans plusieurs contributions comme des données incontournables. Elles permettent de considérer le « répertoire linguistique comme un ensemble ouvert, non délimité, à partir duquel le locuteur opère un choix d'identification » (J.-L. Amselle). Elles attestent aussi de la multiplicité des modes de coexistence des langues que l'on a trop souvent tendance à percevoir en termes conflictuels (J. Lentin). Souvent dépendante des rapports de force, la coexistence se manifeste aussi de manière pacifique lorsque le langage n'est pas utilisé comme instrument de domination. À ce titre, l'anachronisme recèle des vertus dans les deux sens : J. Lentin montre que les situations passées peuvent éclairer les situations contemporaines, ce qui constitue « une des chances qui nous sont offertes d'essayer de nous détacher de la pression des enjeux idéologiques d'aujourd'hui » (p. 343).
- 5 En dehors des difficultés liées à l'utilisation des sources écrites (historiques, littéraires, coloniales, récits de voyage, archives linguistiques qui pourraient aussi s'enrichir de manuels, d'opuscules sur les langues, etc.), ce volume suscite de nombreuses questions qu'il nous est impossible de relater dans le détail. La richesse des perspectives et des pistes qu'il recèle montre combien le croisement entre l'histoire, l'anthropologie et la

sociolinguistique est indispensable à la compréhension des pratiques langagières. L'exemple de la mise en scène et en discours du métissage à Palerme évoqué par D. Puccio, l'analyse de l'intrication entre les impérialismes politiques et l'évolution des langues à propos de l'Empire ottoman par A. El Moudden, etc., sont autant de preuves d'une tension permanente entre hétérogénéité et homogénéisation politiques. Nous concluons sur une note d'espoir avec J. Lentin lorsqu'il invite à ne pas dramatiser sur les pratiques actuelles dont on constate qu'elles ne suivent pas toujours les discours excluants ou puristes, mais s'exercent au contraire dans un entre-deux toujours recommencé.